

Cybermonde, la politique du pire de Paul Virilio, Paris, Textuel,
« Conversations pour demain », 1996, 108 p.

Andrea Martinez

Démocratie et réseaux de communication
Volume 18, numéro 2, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040177ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/040177ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)
1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martinez, A. (1999). Compte rendu de [*Cybermonde, la politique du pire* de Paul Virilio, Paris, Textuel, « Conversations pour demain », 1996, 108 p.] *Politique et Sociétés*, 18(2), 143–145. <https://doi.org/10.7202/040177ar>

Cybermonde, la politique du pire

de Paul Virilio, Paris, Textuel, « Conversations pour demain », 1996, 108 p.

Ce titre, délibérément provocateur, s'inscrit dans une collection connue pour sa formule de conversations érudites – ou du moins habillées d'une terminologie savante – avec des personnalités du paysage intellectuel français. L'entretien, truffé de jeux de mots et de références à l'orthodoxie scientiste (de Ricœur à Deleuze et Guattari, en passant par Derrida), est mené par Philippe Petit, docteur en philosophie et journaliste, auprès de Paul Virilio, l'auteur controversé de *L'Art du moteur* et, plus récemment, de *La vitesse de la libération*. Le format et la finalité de l'ouvrage doivent être expliqués afin d'éviter toute méprise à son sujet. Critique corrosive des périls de la technique et des dégâts du progrès, ce texte en quatre volets (ou envoiées ?) se passe de toute visée didactique. Avis aux disciples de Sokal et Bricmont: l'imposture intellectuelle n'est pas loin. Si ce n'est guère l'endroit pour s'initier aux problèmes et enjeux de la révolution cybernétique selon les canons des sciences exactes, on peut néanmoins saluer « l'appel à la résistance » créative de ce dialogue proprement passionné. Qu'importe la réalité objective des énoncés scientifiques, on se laisse facilement séduire par l'alchimie linguistique d'un Virilio tour à tour penseur de la vitesse, urbaniste hanté par ses souvenirs de la Seconde Guerre mondiale, critique post-moderne et citoyen du monde.

Le premier des quatre volets, «De la révolution des transports à la révolution des transmissions», examine le rapport entre la vitesse et le pouvoir politique dans une perspective à la fois historique et économique. Convaincu que « le pouvoir est inséparable de la richesse et que la richesse est inséparable de la vitesse » (p. 15), P. Virilio s'attache à démontrer le rôle de la vitesse au fil du temps et ses conséquences sociopolitiques. Sa thèse tient en quelques lignes: au cœur de la science et de la militarisation, la vitesse n'a cessé de bouleverser notre perception des êtres vivants et des machines. Relative et de ce fait potentiellement démocratique à l'ère du cheval, du navire ou encore des véhicules tels que le train ou la voiture, la vitesse, affirme-t-il, acquiert un pouvoir absolu, quasi divin, avec les ondes électromagnétiques. Il en donne pour preuve le contrôle totalitaire des populations exercé par la cinématographie et la radio à l'époque du nazisme et du fascisme ou, plus près de nous, celui non moins menaçant de l'informatique, illustré par la tristement célèbre guerre du Golfe. P. Virilio a beau se défendre de jouer les Cassandre, il pourfend l'idée que les technologies du temps réel, de l'immédiateté et de l'ubiquité puissent contribuer à l'amélioration de la démocratie. *Rousseau moderne de la culture technique*, selon le mot de son vis-à-vis, P. Virilio pousse la critique aux limites de l'extrapolation, allant jusqu'à prédire la disparition derrière le multimédia non seulement de la peinture et du dessin, mais aussi de l'écrit et de la

télévision. Rien n'est moins sûr pourtant. Tout comme le cinéma a su s'adapter aux impératifs de la télévision, celle-ci saura vraisemblablement renaître de ses cendres, la chronologie des médias démontrant qu'ils s'accrochent fort bien d'une logique de l'accumulation, même au prix d'une cure de rajeunissement communément appelée *lifting*.

En revanche, on suit volontiers l'urbaniste-architecte dans son analyse de la cité au titre évocateur : « La perte du monde ou comment retrouver le corps propre ». Requiem pour la « réorganisation du lieu de vie en commun », ce deuxième volet nous révèle un Paul Virilio déterminé à blâmer l'émergence de la *télé-città* (lire la ville-monde ou ville virtuelle), laquelle, calquée sur le modèle de la *ciné-città*, annonce la délocalisation du travail et la désintégration de la communauté des présents au profit d'une spectralité du lointain (abonnés d'Internet et des multimédias). À l'instar de la domotique, cet « invalide équipé » qui préfigure la perte du corps locomoteur, les autoroutes électroniques concourent à la dématérialisation du corps propre autant que du corps territorial. Rapidement, cependant, l'urbaniste éclairé cède le pas au visionnaire de l'Apocalypse, alors même qu'on aurait souhaité approfondir l'aménagement de la mégacité. Poussée par le vertige de la conquête de l'espace-temps, ajoute P. Virilio le nébuleux, l'humanité risque la perte de la mémoire, voire de l'histoire. Sous l'effet de la télétransmission de flashes et d'images, l'histoire disparaît et avec elle l'architecture en tant qu'élément structurant du rapport à autrui. Colonisation, donc, de la mémoire vive des hommes et des femmes par un dispositif technologique qui, à moins d'une résistance organisée de la *polis*, trouve dans la biotechnologie une arme d'autant plus efficace qu'elle facilite la réduction du vivant au stade de prothèse. Voilà qui est trop pour nous.

Heureusement, le troisième volet renoue avec la question urbaine, même si le ton chevauche entre le postmodernisme et le militantisme comme en fait foi le titre : « Quelques bonnes raisons d'entrer en résistance ». Signe qu'il est demeuré fidèle à la lutte engagée trente ans plus tôt, pour le logement des défavorisés, P. Virilio explore quelques moyens de recréer un monde habitable dans lequel notre corps retrouverait un espace privé et public. Inquiet de la reconfiguration des frontières selon des critères marchands (des archipels de villes comme Londres ou Paris aux bulles virtuelles de l'économie telle Singapour), identitaires sinon « intérieurs » (gangs, catégories sociales ou ethniques), plus propices à la guerre, aux fractures sociales et aux catastrophes nucléaires qu'à l'interactivité, il appelle à la résistance. Résistance à la « tyrannie » du temps réel et de la perception qui, de dressage oculaire en capteurs sensoriels, enferment l'individu solitaire dans une tour de Babel, tout en préparant le terrain à de nouvelles catastrophes. Terme fétiche du Virilio postmoderne, la notion d'accident lui apparaît en effet comme l'ultime révélateur des dégâts résultant du progrès.

Enfin, dernier volet de l'entretien, « De la guerre probable au paysage reconquis », reprend la discussion sur la culture de la guerre à la lumière des exemples du Golfe et de la Yougoslavie. Mise à part une critique du mouvement de dématérialisation de la monnaie faisant écho aux analyses

précédentes sur la perte de la ville et du prochain, on y retrouve *grosso modo* les mêmes thèmes : vitesse-richesse et esthétique de la disparition. Évidemment discutables, les positions de P. Virilio tranchent avec les promesses des infocrates et autres marchands de l'eldorado numérique. Une fois écartées les prétentions scientifico-prospectives, une pensée bien vivante apparaît qui s'inscrit en porte-à-faux contre le mythe communicationnel du rapprochement des peuples par les nouvelles technologies. Somme toute, cet ouvrage saura intéresser tous ceux et celles qui croient en la pertinence d'un débat public sur la place des techniques dans nos vies.

Andrea Martinez
Université d'Ottawa